

Je ne me
souviens
plus

TRAVAIL ÉDITORIAL

Guillaume Vissac & C Jeanney

COUVERTURE ET MISE EN PAGE

Roxane Lecomte d'après une photographie
de Philippe De Jonckheere

DÉPÔT LÉGAL

1^{er} trimestre 2022

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-630-2

~

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Je ne me
souviens
plus

PHILIPPE DE JONCKHEERE



Pour Julien P., évidemment, et il s'agit
bien d'une évidence entre nous.

Pour Philippe Aigrain, qui s'en faisait
toute une joie.

*Je me souviens d'un garçon qui
pouvait retourner ses paupières
complètement à l'envers*

Joe Brainard, *I Remember*

Je ne me souviens plus.

Je ne me souviens plus de ce que je voulais
dire.

Je ne me souviens plus du rêve de cette nuit.
De ce matin.

Je ne me souviens plus des dernières paroles que j'ai échangées avec mon frère. Je ne me souviens plus de la dernière fois que nous nous sommes vus avant qu'il ne meure.

Je ne me souviens plus de la fin de tant de livres. Du début si. La plupart du temps, je me souviens des débuts et nettement moins des fins.

Je ne me souviens plus de comment on réalise un cube de Rubik. Une face, si, je sais encore le faire, mais pas six, ni même deux. Et pourtant j'ai été parmi les premiers dans mon collège à savoir le faire et parmi les plus rapides quand d'autres ont commencé à savoir le faire aussi. D'ailleurs je me demande comment on faisait alors pour se transmettre une telle connaissance et surtout comment partir à sa recherche, aujourd'hui c'est assez simple, il suffit de chercher sur internet — c'est quand même bien pratique internet —, mais avant l'existence du réseau, de telles connaissances existaient malgré tout qui ne devaient figurer dans aucun livre, et qui pourtant devaient circuler pour atteindre les collégiens que nous

étions, c'est comme si avant internet il y avait eu une manière d'internet souterrain. Cet internet était plus local, je crois que l'on appelait cela une cour de récréation, l'internet que l'on connaît aujourd'hui n'est autre, finalement, que la réunion de toutes les cours de récréation.

Je ne me souviens plus — enfin ! —, de tous mes numéros de téléphone depuis l'enfance. Il était temps que j'oublie des informations aussi inutiles.

Je ne me souviens plus des cinq ou six premiers coups de la défense Caro-Kann aux échecs. Pas davantage la défense française ou encore la défense Petroff. Et longtemps que je n'en comprends plus les principes directeurs.

Je ne me souviens plus de la commande qui permet de purger, en urgence, une partie du *spool* de *JES2* quand ce dernier a atteint le seuil critique, commande à laquelle j'ai eu recours un nombre incalculable de fois, et dont je devrais me souvenir, mais non. Je présume que pour cela il suffirait de chercher sur internet,

m'arrive encore de rencontrer de temps en temps, sans parler des amis proches.

Je ne me souviens plus du digicode de chez Hanno sans regarder dans mes derniers messages de téléphone de poche. Du temps des Arts déco, il n'y avait pas de digicode au bas des immeubles. Et certainement pas au bas de l'immeuble de Hanno. Je me connais, s'il y en avait eu un à cette époque, je me souviendrais de cette combinaison, pas de celle qui permet l'ouverture de la porte aujourd'hui.

Je ne me souviens plus du numéro de téléphone de poche de ma fille Madeleine. Avant de disposer moi-même d'un téléphone de poche, je connaissais ce numéro par cœur, c'est à croire que je l'ai littéralement transféré à la mémoire de mon téléphone de poche. C'est à l'image sans doute de ce que nous abandonnons de facultés de mémoire à des objets électroniques pourtant fragiles. Je voudrais résister à ce mouvement, mais je me rends bien compte que la lutte est désormais inégale. Parfois je me demande si je ne devrais pas essayer d'apprendre des poèmes par cœur,

tenter en cela de mettre à profit la partie de ma mémoire qui n'est plus sollicitée par la nécessaire mémorisation des numéros de téléphone. Mais évidemment cela ne fonctionne pas du tout de la sorte. C'est peine perdue. C'est comme si j'étais définitivement amputé à la fois de ma mémoire des numéros de téléphone et de celle des poèmes.

Je ne me souviens plus d'aucun des noms des nombreux artistes catalans contemporains dont j'avais tant apprécié les œuvres exposées au Can Framis, à Barcelone, et pas davantage d'un seul nom des artistes catalans de la période gothique ou de la période romane exposés au musée national d'art de Catalogne. J'ai un moment essayé de prendre en photo les cartels des expositions que j'allais voir, mais parfois de tels cartels ne me mettaient pas du tout sur la voie de retrouver les œuvres en question. Et puis je me suis mis à considérer les photographies des cartels en question comme de véritables images, dont j'ai fait des collages, et c'est comme si ces images de cartels avaient perdu leur capacité à contenir et transmettre une information, et étaient donc devenues des images.

Je ne me souviens pas très bien du plan au sol de la cathédrale de Bourges et pas très bien non plus de certains de ses vitraux dont pourtant je me souviens qu'ils m'avaient très favorablement impressionné. Et lorsque je regarde mes photographies, à la fois des vitraux et de la cathédrale, je suis incroyablement tant ces images correspondent mal à mon souvenir, qui est surtout monopolisé par le fait que j'ai visité seul cette cathédrale exemplaire pendant une demi-heure à l'ouverture un matin d'hiver, qu'il y faisait froid et humide et que je me suis tenu toutes sortes de réflexions à propos de l'hiver, du froid et de la solitude, du coup c'est comme si mes photographies ne me servaient à rien de très précis.

Je ne me souviens plus, presque plus, de la conduite du récit des romans de Georges Bataille, *Histoire de l'œil*, *Le Bleu du ciel*, *Madame Edwarda*, et pourtant ce sont des livres à côté desquels je m'endors tous les soirs et dont je ne manquerais jamais une occasion de dire que j'en fais grand cas, mais est-ce que dormir tous les soirs dans le voisinage de leurs couvertures fait de moi un lecteur de Georges Bataille ?

Je ne me souviens plus toujours de tous les films que je vois chaque année au cinéma au point que lorsque je remplis le bulletin de vote de mon cinéma de quartier pour donner le titre de mes cinq films préférés de l'année tout juste écoulée, je peine parfois à retrouver cinq films effectivement vus dans l'année et pourtant je dois aller au cinéma deux fois par semaine. Pour l'année tout juste passée, j'avais fini par noter *Le Dos rouge* d'Antoine Barraud, *Trois souvenirs de ma jeunesse* d'Arnaud Desplechin, *Les Contes des mille et une nuits* de Miguel Gomes, *El Club* de Pablo Larrain et un cinquième film dont je ne me souviens plus¹.

Je ne me souviens plus, pas davantage, des événements qui ont marqué l'année tout juste écoulée, par exemple, je ne suis pas sûr que je puisse me souvenir d'événements de l'année passée, mis à part les attentats de janvier et de novembre.

¹ *The Lobster* de Yorgos Lanthimos, heureusement que je prends des notes de ce genre de choses.

Je ne me souviens plus du paragraphe qui se trouvait écrit ici et que j'ai supprimé hier soir, je me souviens de l'avoir effacé, de l'avoir sélectionné puis d'avoir appuyé sur la touche de suppression, en revanche je n'ai plus aucun souvenir de ce que contenait ce paragraphe. Et il en va de même de nombreux autres paragraphes pareillement supprimés. Je me demande à quelle forme d'oubli correspondent ces suppressions d'items que je m'étais donné du mal à faire resurgir.

Je ne me souviens plus, d'aucune occasion en particulier, m'être ennuyé, enfant, et pourtant je me souviens m'être tellement ennuyé, enfant. Et ce dont je me souviens c'est de ce week-end — j'avais quinze ans —, comme aucun autre au cours duquel mon père a passé deux jours à installer une chambre noire dans la salle de bain de ma chambre, et comment, le dimanche soir, allumant et éteignant — à l'aide d'un interrupteur dont j'entends encore le cliquètement mat, et donc sans compte-pose, je me souviens de compter les temps de pose dans ma tête, un, deux, trois, ... vingt-sept, le compte-pose viendrait plus tard, et

même son déclencheur à pied, le fin du fin —, allumant et éteignant donc, la petite ampoule de mon petit agrandisseur, un Durst 300 avec un sacré cul de bouteille pour objectif, dans l'éclairage rouge inactinique de la salle de bain, telle une scène de film de sous-marin, je me suis dit, ce dimanche soir, en agrandissant à blanc quelques négatifs — à l'époque je devais être à la tête de trois rouleaux de trente-six pauses —, je me suis dit donc, émerveillé et une mauvaise fois pour toutes, que je ne m'ennuierai plus jamais. Et c'était vrai, prophétique, je ne me suis plus jamais ennuyé.

Je ne me souviens plus des trois cent et quelques mille photographies que j'ai prises avec mon ancien appareil-photo, le Nikon D300S, avant que son obturateur ne vienne à se gripper irrémédiablement — en tout cas pas sans une réparation dont le coût prohibitif excédait le remplacement de l'appareil par un modèle d'occasion équivalent ; je me souviens de la tête du réparateur s'apercevant que j'avais effectivement pris 300 000 images avec ce boîtier dont il m'a expliqué qu'ils n'étaient conçus que pour supporter 125 000 déclenchements —, non, je ne

me souviens pas de toutes ces images, évidemment pas, mais de combien d'entre elles je me souviens malgré tout, avec précision ? Et pour ce qui est de la précision, de l'exactitude, quand je me souviens de mes photographies c'est surtout de la date à laquelle je les ai prises, parfois aux jours près, et alors je les retrouve très facilement dans l'arborescence de mes disques durs, pour constater que je ne me souvenais pas si bien que cela de leur cadrage, de leur lumière, de leurs couleurs, ou encore des éléments qui les composent.

Je ne me souviens plus de la plupart de mes rendez-vous, médicaux notamment. Autrefois, hypermnésique, je pouvais me dispenser entièrement d'un agenda et ne manquer aucun rendez-vous tant je les avais bien tous en tête. Désormais je ne suis plus du tout capable d'une telle prouesse, pourtant bien pratique, et si j'oublie de noter un rendez-vous, je suis assuré dorénavant de le manquer, sans compter qu'il m'arrive, de plus en plus souvent, aussi, d'oublier de regarder mon agenda. Encore cette semaine. Et pourtant je continue de m'orienter dans l'existence avec l'insouciance de ne rien

noter, misant que je me souviendrai de tout ; ma mémoire déclinant je n'ai pas encore pris le pli de noter ce dont je dois me souvenir et je continue de tableer sur un palais mental qui tombe en ruine.

Je ne me souviens plus très bien de l'odeur du sexe de E. et de toutes les fois où nous avons fait l'amour, je me souviens que c'étaient des moments merveilleux mais je ne me souviens pas d'une seule fois distinctement, même pas de la première. En revanche je me souviens très bien de l'odeur de ses aisselles qui était matinée d'une odeur de sauce de soja, odeur, celle des aisselles d'E., dont j'étais fou.

Je ne me souviens pas de la plupart des airs de mes morceaux de jazz préférés, je serais incapable de les chanter ou de les siffler pour la plupart, même faux, je me souviens que c'est tel ou tel morceau de tel disque, je peux même me souvenir que c'est le troisième ou le septième de la première ou de la seconde face, ou encore de la pochette du disque dans ses moindres détails, mais l'air, le thème, non, presque jamais. Il ne me revient qu'à l'écoute.

Je ne me souviens plus du mot de passe FTP d'un site internet que j'avais construit en collaboration avec mon amie Gisèle, elle non plus d'ailleurs. Je sais où se trouve ce site mais je ne sais plus du tout comment faire pour le modifier. Ou le supprimer. De temps en temps je vais voir s'il est encore là, je constate chaque fois à quel point je préférerais qu'il ne soit plus là du tout. Et à quel point il est là — depuis bientôt vingt ans. Inaccessible à qui ne connaîtrait pas son URL, c'est-à-dire tout le monde, même Gisèle de son propre aveu, sauf moi. C'est un site internet dont je suis le seul visiteur, par ailleurs contrarié.

Je ne me souviens plus de la plupart des réveillons du Nouvel An, de leurs fêtes, à part une ou deux. En revanche je me souviens des réveillons, ratés peut-être pas, mais des réveillons sans fêtes, comme celui de 1986-1987 que j'ai passé, seul, à repeindre ma chambre, avenue Daumesnil, en écoutant Patti Smith, *Horses*, la deuxième face, en boucle. Naturellement je me souviens du fameux passage en l'an 2000, et pour cause, je me trouvais au centre de la catastrophe qui n'a pas eu lieu, au travail donc, au

Command Center — tout le monde était sur le pont, les supports de tous les niveaux, de tous les produits et de toutes les branches, les chefs, les chefs des chefs et les chefs des chefs des chefs et tout roulait, il ne se passait rien, vraiment rien. C'était un peu comme si, une nuit dans un hôpital, tout le personnel avait été réquisitionné, des aides-soignantes aux pontes de chaque discipline, pour ne veiller sur la santé que d'un seul patient, par ailleurs en pleine santé, et endormi. Ou encore je me souviens de ce premier réveillon à Portsmouth, couché vers onze heures et réveillé une heure plus tard par le concert de cornes de brume de tous les bateaux du port, comme c'est l'usage, justement, dans tous les ports du monde, ce que j'ignorais alors, ce que j'ai compris et appris, de fort mauvais poil, cette nuit-là. Mais des fêtes de réveillon je ne me souviens de presque aucune, une ou deux, c'est bien tout, de toute façon je ne suis jamais invité, je crois que tout le monde soupçonne, à raison, que je n'ai aucun talent pour les festivités en général, celles de la Saint-Sylvestre en particulier.